

attelé, dont le valet de pied tenait la portière toute ouverte.

—Voici la duchesse ! dit vivement Robert en se penchant un peu pour admirer Régine qui, appuyée sur le bras de son beau-frère, descendait les degrés dominant le trottoir.

—Partez donc, Maurice ! fit Williams avec impatience et en s'adressant à son cocher.

L'embarras venait de se dissiper. L'automédon rendit la main, et les chevaux emportèrent la voiture.

—Décidément, Williams, dit l'officier d'état-major en prenant la main de son ami, décidément, il se passe en vous quelque chose d'extraordinaire. Je ne vous ai jamais vu ainsi.

—Mon cher Robert, interrompit Williams sans répondre à l'observation de son ami, vous m'avez dit que vous étiez libre ce soir, donc je vous confisque à mon profit. Nous souperons à l'hôtel, et ensuite nous causons. Cela vous va-t-il ?

—Admirablement.

VII

LE SPLEEN.

L'hôtel appartenant à sir Williams, situé dans le haut du faubourg Saint-Honoré, était un vaste bâtiment d'architecture toute moderne, offrant l'aspect d'une résidence princière.

Il était précédé d'une énorme cour, au centre de laquelle s'élevait une gerbe d'eau retombant ensuite dans un bassin de marbre blanc.

A droite et à gauche, les remises et les écuries.

Grand amateur de chevaux et même connaisseur émérite, sir Williams avait donné l'ordre à son architecte de ne rien ménager dans cette dernière partie des bâtiments. Ses chevaux habitaient un splendide palais, et avaient pour les soigner une véritable armée de valets et de grooms.

Au fond de la cour s'élevait le corps d'habitation, dont le derrière donnait sur un féerique jardin d'hiver.

Quant au luxe intérieur, il était splendide. Sir Williams était doué d'un goût exquis, et il possédait une des plus belles fortunes de l'Angleterre, ce pays où il est encore permis à quelques grands seigneurs d'avoir des intendants pour les aider à manger leurs revenus.

Au moment où la voiture, qui ramenait de l'Opéra sir Williams et Robert de Montnac, décrivait un quart de cercle dans la cour pour venir s'arrêter devant le perron du bâtiment, deux valets, portant des candélabres surchargés de bougies, vinrent se placer sur les degrés supérieurs, puis, s'avancant lentement, ils précédèrent les deux jeunes gens dans l'intérieur de l'hôtel.

—Faites servir dans le petit salon ! avait dit sir Williams en mettant pied à terre.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées, que le couvert était dressé dans une délicieuse petite pièce octogone ouvrant sur le jardin, et toute tendue d'étoffes de Smyrne aux larges raies d'argent.

Les valets servirent, et les deux amis prirent place, puis Williams congédia du geste ces témoins obligés de toute conversation intime, lorsque cette conversation a lieu les deux coudes sur la table.

—Et maintenant, causons ! dit le lord après avoir constaté le départ du dernier valet.

—Causons ! répéta Robert. Je vous écoute.

—Mon cher ami, dit sir Williams après quelques secondes de recueillement, il y a six ans, j'en avais vingt-huit alors, je revins à Londres après avoir fait un voyage au cap Nord.

Je ne sais plus quel détracteur acharné du climat de la Tamise a dit que l'année anglaise se composait de huit mois d'hiver et de quatre mois de mauvais temps. Je dois confesser, qu'à de rares exceptions près, il s'écarterait peu de la vérité ; aussi ai-je toujours prolongé le moins possible mes séjours dans mon hôtel du West-End.

L'année dont je vous parle surtout, j'avais véritablement hâte de contempler au-dessus de ma tête un ciel bleu et un soleil réel.

Quand on a passé plusieurs mois dans les glaces de la Laponie suédoise, les brouillards et la pluie deviennent un supplice capable de vous porter aux extrémités les plus fâcheuses.

Un mauvais génie semblait prendre à tâche de me retenir à Londres. Deux fois j'avais donné mes ordres pour le départ, deux fois j'avais cru pouvoir m'élancer sur la grande route de Naples, et deux fois je m'étais vu contraint à renoncer à mon désir.

Un service important, réclamé par un ami, et qui nécessitait ma présence momentanée à Londres, fut le premier obstacle qui vint arrêter mon départ.

Le second, mon cher Robert, fut une maladie de six semaines qui me cloua dans ma chambre.

Je recouvrai peu à peu la santé physique ; mais la santé morale ne se releva pas de même.

J'éprouvais des sensations étranges, je ressentais dans mon cerveau une sorte de vide que rien ne pouvait combler.

Une tristesse calme mais effrayante, un découragement complet, un dégoût profond et invincible de toutes choses s'emparèrent de mes facultés intellectuelles, tandis qu'une lassitude étrange paralysait mon corps.

Je ne voulais plus recevoir personne. Le mot *plaisir* me causait des nausées. La fièvre de la locomotion m'avait abandonné, et j'en étais arrivé à aimer le séjour de Londres pendant l'hiver.

Enfin, je me sentis atteint de l'un de ces beaux et véritables accès de spleen qui mènent à toute vapeur un homme sur la route du suicide.

C'était la première fois que la pensée de la mort me venait à l'esprit, et je m'y cramponnai dans l'espoir de me sentir délivré de mon spleen, comme le pauvre diable qui se noie se cramponne à la perche de salut.

Je ne cherchai donc pas à lutter.

Seulement, je me promis bien à moi-même de me montrer digne de mes ancêtres en n'accomplissant pas ce grand acte d'une façon banale et vulgaire.

Savoir mourir est une science peu commune, et je suis de l'avis de ce jésuite qui disait que Dieu avait bien fait de placer la mort à la fin de la vie, parce que, de cette façon, on avait le temps de s'y préparer.

Ma résolution irrévocablement prise, je me mis en devoir de l'exécuter.

Je commençai par noircir une douzaine de feuilles de papier, sous prétexte de faire un testament sous l'empire d'une sorte d'aliénation mentale. Jamais, dans aucune circonstance de ma vie, je ne pris la peine de raisonner davantage une résolution.

Il ne s'agissait plus que de faire une sortie convenable.

En conséquence, je me mis à étudier la mort sous ses